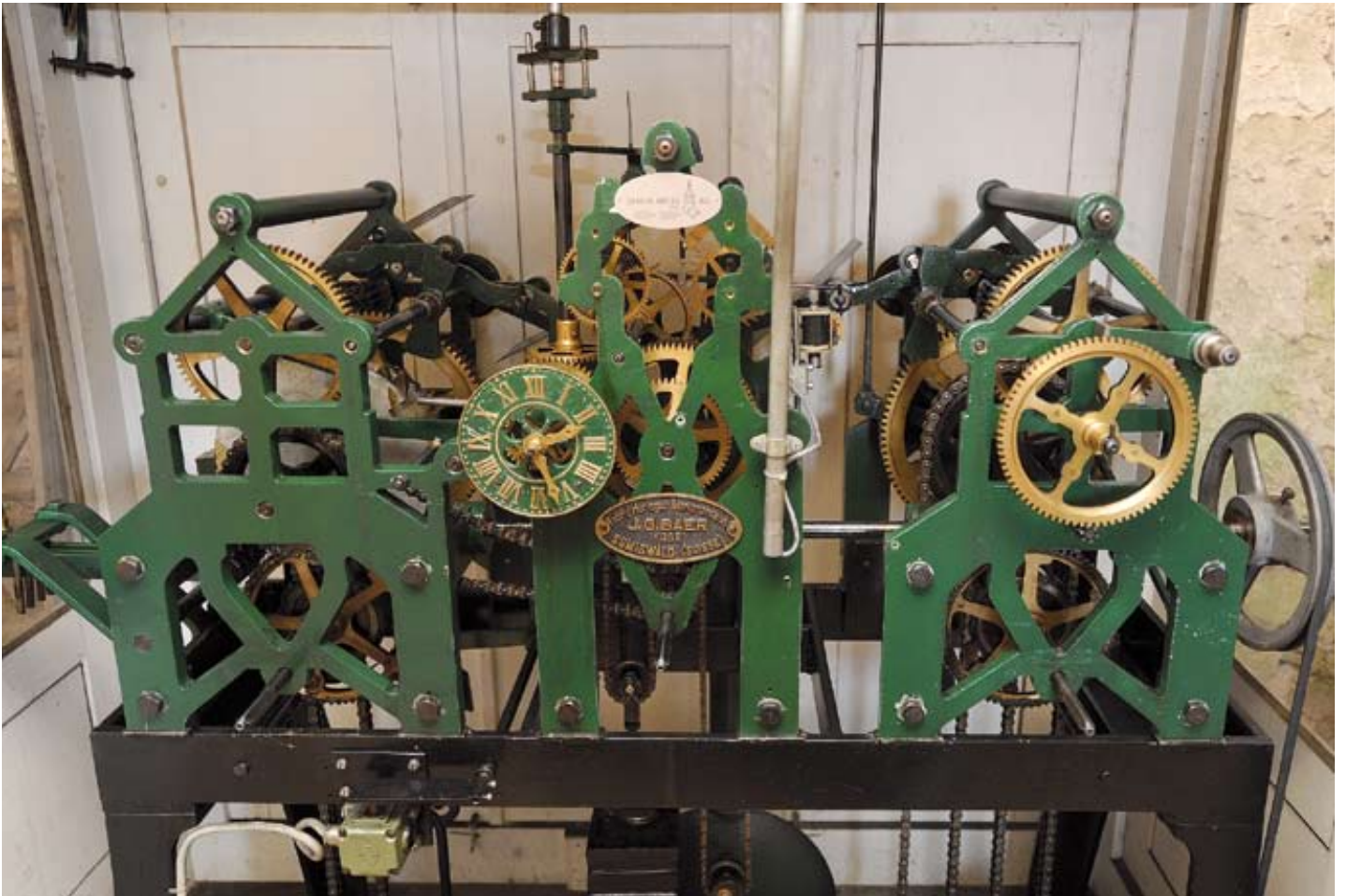


L'HÔTÂ



L'HÔTÂ

«La maison, le foyer» en patois d'Ajoie

L'HÔTÂ N° 34

ASPRUJ - 2010

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Case postale 2017, 2800 Delémont 2

*L'ASPRUJ veille à la conservation de la culture traditionnelle et populaire, dont les différentes formes comprennent:
la langue, la littérature, la musique, la danse, la mythologie, les rites, l'architecture, les arts, l'artisanat,
les jeux, les coutumes (UNESCO 1989).*

ASPRUJ

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Comité

Présidence :

Pierre Grimm
Rue des Granges 8
2800 Delémont
032 422 87 83
pierre_grimm@bluewin.ch

Secrétariat de l'ASPRUJ et rédaction en chef de L'Hôtâ :

Madeline Barthe-Vuilleumier
La Colombière 58
2900 Porrentruy
032 466 23 55
madelinebarthe@hotmail.com

Finances :

Fiduciaire Bruno Henz et Fils Sàrl
Rue Briscol 20
2853 Courfaivre

Membres :

Gérard Aubry
Rue Saint-Hubert 22
2340 Le Noirmont
032 953 15 05
g.s.aubry@bluewin.ch

André Bessière
Grand-Rue 46
2603 Péry
032 485 12 13
fbessiresa@vtxnet.ch

Charles Cattin
Le Champé
2826 Corban
032 438 87 81
ch.cattin@bluewin.ch

Toufiq Ismail-Meyer
Rue du Temple 75
2800 Delémont
032 423 16 32
ismail@tois.ch

Jean-Paul Prongué
Route de Courgenay 44
2942 Alle
032 466 87 63

René Raccordon
Champ-des-Rochets 5
2952 Cornol
032 422 64 61
r_raccordon@hotmail.com

Membres du comité de rédaction :

Madeline Barthe-Vuilleumier,
Porrentruy
Pierre Grimm, Delémont
Jean-Louis Merçay, Porrentruy
Jean-Paul Prongué, Alle

Mise en pages :

Hélène Boegli, Movelier

L'ASPRUJ est membre fondateur de:

- Musée rural des Genevez
- Association pour la sauvegarde de la Baroche
- Association pour la sauvegarde des murs en pierres sèches (ASMPS)

SOMMAIRE

Quelqu'un s'assoit à l'ombre aujourd'hui.....	4
Madeline Barthe-Vuilleumier	
Le patrimoine rural a-t-il encore un avenir ?.....	5
Pierre Grimm	
Vendlincourt 1939: ferveur autour de l'arrivée des nouvelles cloches	7
Madeline Barthe-Vuilleumier	
La saga du cinéma dans le Jura bernois	17
Mémoires d'Ici: Pierre-Alain Bassin et Anne Beuchat-Bessire Daniel Chaignat	
Jean Chavanne, constructeur de vélos et mécanicien	33
Jean-Louis Merçay	
Y'a toujours autre chose qui cloche	43
Jean-Louis Merçay et Bruno Kobel	
Une rénovation originale à Berlincourt	47
Marcellin Babey et Luc Bron	
Une manufacture à la ferme	59
Pierre Grimm	
Un fumoir à Champoz	69
Pierre Boillat	
Trois rois, nous aimerions vous rencontrer.....	75
Jean-Paul Prongué	
Historiette patoise	79
Jean-Louis Merçay	

Couverture: Le mécanisme électrique des cloches de l'église de Vendlincourt, installé en 1939, continue de rythmer le temps des habitants du village tous les quarts d'heure. Il est l'œuvre de la «Fabrique d'Horloges Monumentales de Sumiswald, J.-G. Baer» (photo: Géraud Siegenthaler).

L'Hôtâ est publié par l'Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ).

La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de sa cotisation.

La responsabilité des articles incombe aux auteurs.

Prix du numéro: Fr. 25.–

Quelqu'un s'assoit à l'ombre aujourd'hui parce que
quelqu'un d'autre a planté un arbre il y a longtemps.

Warren Buffett

Le mot «racine» revêt plusieurs significations. La première qui vient à l'esprit est l'organe de la plante ou de l'arbre qui puise sa force et sa substance de la terre, qui lui permet ainsi de croître et de s'implanter dans son milieu naturel. Certaines d'entre elles sont comestibles et même savoureuses et, après avoir permis au végétal de vivre, elles assurent un second rôle, celui de nourrir bêtes et gens...

Le mot «racine» est souvent associé au mot «source». Elle-même est aussi liée à la terre puisqu'elle en sourd. Sans eau, point de vie...

Le mot «racine» est aussi synonyme d'«origine» qui marque le commencement d'une chose qui elle-même en découle...

Le mot «racine», en anatomie, qualifie la naissance d'un organe, telle la base des cheveux ou celle du nez...

Le mot «racine» identifie, en grammaire, l'élément irréductible d'un mot et constitue son support de signification...

Le mot «racine» se retrouve en mathématique: la racine n -ième d'un nombre est une valeur qui, élevée à la puissance n , donne le nombre initial.

Si le tronc n'était pas apparu au cours de l'évolution des plantes, la végétation ne pourrait guère que s'étaler au ras du sol. Sans cet axe de transport solide entre les feuilles des arbres et leurs racines, nous serions privés d'un des plus beaux espaces inventés par la nature: la forêt.

Même si comparaison n'est pas raisonnée, osons: forts de notre enracinement dans notre terre, permettons, par la sauvegarde du patrimoine acquis et transmis par ceux qui nous ont précédés, d'assurer la solidité de notre héritage, de le voir se développer suffisamment pour continuer d'absorber la lumière – autre source de vie.

Ainsi, nous renforcerons et embellirons la parure de notre arbre en tant que mémoire fidèle de ce qu'il a vécu dans son environnement immédiat et gardien du souvenir de ses luttes, mais aussi de ses victoires.

Madeline Barthe-Vuilleumier
Rédactrice en chef

Le patrimoine rural a-t-il encore un avenir ?

«Le patrimoine de vos villes et villages se dégingle, nous ne reconnaissons plus le pays que nous avons quitté.»

Ainsi s'expriment des personnes qui se sont expatriées et qui reviennent dans Jura le temps d'une visite ou d'un bref séjour.

Ce constat a quelque chose d'abrupt. Il nous interpelle. Ce que nous ressentions confusément nous est jeté brutalement à la figure.

Les lois et les règlements qui touchent à la protection du patrimoine sont en général bien faits.

Deux instances de l'Etat, l'Office de la Culture et le Service de l'Aménagement du territoire, consacrent à cette protection une bonne partie de leur temps.

Deux associations, Patrimoine suisse, section Jura et l'ASPRUJ, sui-

vent les projets situés en centre ancien et en zone rurale.

Tout devrait être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Pourtant, le bateau prend l'eau de toute part. Que se passe-t-il ?

Il y a ces «petits permis», bricolés à la hâte, qui sont de la compétence exclusive des communes. Non publiés au *Journal Officiel*, ils échappent à toute surveillance. Ils sont l'une des causes de la dégradation lente de notre patrimoine.

Il y a ces mêmes communes, animées parfois de bonnes intentions, souvent démunies et manquant de savoir faire... ou de la simple volonté de faire respecter leur propre règlement des constructions.

Vous voulez rénover la ferme de vos rêves ? Vous pouvez faire appel au premier venu pour élaborer et dépo-

ser votre projet. Personne n'y trouvera à redire. C'est la porte ouverte à des rénovations d'une qualité qui font l'impasse sur la valeur patrimoniale du bâtiment.

Au demeurant, y a-t-il une politique cohérente de protection du patrimoine dans ce pays ?

Sous prétexte de développement durable, on tolère toute espèce d'entreprise, depuis l'implantation de terrains de golf jusqu'à l'installation de circuit automobile, le tout couronné d'un zeste d'éoliennes pour faire écolo.

La confusion des genres règne, profitant aux plus malins.

Il est moins une pour changer de politique en matière de protection du patrimoine.

Pierre Grimm,
président de l'ASPRUJ

Vendlincourt 1939: ferveur autour de l'arrivée des nouvelles cloches



(Photo : Géraud Siegenthaler.)

Lors de la rénovation complète de l'église de Vendlincourt effectuée en 1919, les anciennes tuiles de la tour carrée sont remplacées par un couvert métallique et la pointe du clocher se voit munie d'une girouette; mais les cloches, comme on dit en patois, continuent de «sonner le baïchet».

La plus petite cloche date de 1812 et se trouve détériorée par l'usage, tandis que la grande, montée au clocher en 1850, est fêlée.

«Le son inharmonieux de ces deux vieux instruments d'airain a un effet déplorable sur les habitants en général

et sur les malades en particulier» note Simon Vatré¹.

Les autorités communales et paroissiales jugent nécessaire de remédier à cet état de fait; elles ne disposent toutefois pas des moyens financiers pour procéder à leur remplacement.

D'entente avec le Conseil paroissial, l'abbé Charles Seuret, curé de Vendlincourt, prend alors l'initiative, le 25 octobre 1938, d'ouvrir une souscription publique pour récolter les fonds nécessaires. Il s'inscrit le premier sur la liste en offrant la somme considérable de 5000 francs. «L'effet de ce bel exemple eut pour résultat de réveiller le sentiment d'ardeur patriotique de toute la population, et c'est avec encouragement que tous, sans distinction de religion ni de politique, affluèrent au presbytère en apportant les oboles variant entre 1000, 500, 300, 200, 100, 50, 20, 10 et 5 francs, et ceci sans contrainte aucune. Les écus de la classe pauvre ne furent pas moins appréciés que les nombreux billets de la classe aisée ; tous ont droit à la même reconnaissance et à la même gratitude.»²

Trois cent sept souscripteurs furent recensés. La majeure partie d'entre eux étaient des habitants du village et de la région, mais aussi des donateurs établis de Genève à Soleure ou de Neuchâtel à Lucerne en passant par Grosshöchstetten. Plusieurs firmes ou sociétés constituées, à l'instar de la Société des Demoiselles, furent également sensibles à cette noble entreprise. La somme récoltée se monta à 26 935 francs, ce qui permit d'envisager l'achat de quatre nouvelles cloches, les travaux de transformation



(Photo: Géraud Siegenthaler.)

nécessaires et l'installation d'une sonnerie électrique.

Les nouvelles cloches

Les cloches furent commandées à la Fonderie H. Ruetschi SA à Aarau. Cette firme fabrique des cloches de façon ininterrompue depuis 1367 ; elle est encore active de nos jours et continue de produire vingt à trente cloches d'église par an ; nombre d'en-

tre elles sont exportées dans le monde entier³.

D'un poids respectif de 2050, 1350, 900 et 600 kilos, elles sont dédiées à saint Joseph, modèle des travailleurs, à la Sainte Vierge, à saint Léger, patron de la paroisse, et à saint Nicolas de Flüe, ami de la paix.

«Elles ont été harmonisées par la savante capacité musicale de M. l'abbé Bovet, professeur de musique à Fribourg, qui leur a donné la tonalité de do, mi bémol, fa, sol, tonalité recon-



Détail de l'inscription figurant sur le bourdon. A remarquer l'orthographe fantaisiste du mot « PAREAINS » (photo : Géraud Siegenthaler).

nue excellente par l'avis de connaisseurs compétents.»⁴

Nos sources ne permettent pas de savoir comment furent désignés les vingt-sept parrains et marraines des cloches. Certains ou certaines figurent nommément dans la liste des donateurs, d'autres y apparaissent sous l'appellation générale de « parrain » ou « marraine », suivie du montant de leur contribution. Leurs descendants seront sans doute intéressés ou surpris de savoir que l'un ou l'autre de leurs ancêtres ont ainsi présidé au baptême d'une cloche.

Sur la plus grande sont inscrits les noms suivants :

Pie XII, pape
Mgr. Stréng, évêque, Soleure
Mgr. Folletête, vic. gén., Soleure
M. le Doyen Membrez, Porrentruy
M. C. Vallat, vice-doyen, Alle
M. l'abbé Seuret, curé, Vendlincourt
M. l'abbé Meyer, curé de Bonfol⁵
M. l'abbé Barthe, vicaire, Délémont

Puis sur l'autre côté :
Melle Berthe Boinay, inst.
Jeanne Bélet
Famille Célestin Boinay
Louis Bélet, maire

Les personnes suivantes soutiennent la cloche dédiée à la Sainte-Vierge :

Melles Cécile et Victorine Christe
Famille André Roy-Bélet
Famille A.-Gigandet-Houlmann
Paul Boinay-Meuret
Familles Louis Christe-Christe et
Charles Christe-Bélet
Famille Gyr-Christe, Thounne

La troisième cloche reçoit la dédicace de :

Famille Fidèle Boinay-Christe
Famille Falbriard-Bélet
Mde et M. Aug. Payat-Gigandet, instit.

La saga du cinéma dans le Jura bernois

Des premières projections au numérique



Le Cinématographe de Tramelan. Le bâtiment principal n'a pas subi de modification majeure (à part l'entrée du bar à café). Les façades rénovées ont conservé le décor du début du siècle passé (photo: Cinématographe).

L'histoire du cinéma dans la région, avec l'aménagement des salles et avec chacune de ses avancées techniques (films sonores, technicolor, dolby, etc.), est un sujet d'étude particulièrement intéressant.

Au point de vue de l'architecture, elle commence par l'équipement pour la projection de salles dans des locaux annexes d'établissements publics, pour déboucher sur l'édification de véritables cinémas, dont le Royal de

Tavannes et le Cinématographe de Tramelan sont les plus emblématiques.

Considérée sous un angle culturel et sociologique, elle voit un «art moderne» pénétrer dans nos vallées pres-

que simultanément à son apparition dans les grandes villes. Certes, les concerts, les pièces de théâtre ou les conférences contribuent à la vie culturelle avant l'avènement du septième art. Mais, avec les images animées, c'est le monde, dans toute sa richesse et toute sa diversité, qui débarque dans nos cités et nos villages.

De grandes sociétés de distribution, comme Pathé, favorisent le passage du film muet au « film parlant » en participant vraisemblablement au financement des équipements.

A la fin des années 1970, l'exploitation des salles sur une base commerciale s'essouffle. Plusieurs cinémas ferment définitivement leurs portes, d'autres survivent ou connaissent une nouvelle jeunesse en développant une gestion coopérative.

Enfin, le cinéma crée du lien social à travers des structures associatives, tels les cinés-clubs, cinédocs ou Connaissance du monde. Un public de cinéphiles ou d'amateurs de conférences filmées se retrouve à intervalles réguliers pour partager des émotions et découvrir peuples méconnus ou terres lointaines. Sans l'existence de salles construites par les pionniers de la première partie du XX^e siècle et sans les équipements constamment renouvelés pour s'adapter aux standards du moment, ce type de projection n'aurait jamais vu le jour et les spectateurs auraient dû se rabattre sur

Grande salle du Restaurant Bellevue
 A la demande générale, mercredi 2 Septembre, dernières
 séances du

 **Cinématographe** 

la photographie animée qui a remporté un succès immense, à Paris et à l'Exposition de Genève, car c'est la plus belle attraction du jour.

Chaque jour, représentations à 4, 5, 6, 8 et 9 h. du soir.
 Prix d'entrée : 1^{res} places Fr. 1 ; 2^{mes} places 50 ct.
 Les enfants en dessous de 10 ans, paient demi place. 2301

La Direction.

Annonce parue dans Le Jura Bernois le 2 septembre 1896.

les salles des grandes villes et leur anonymat.

Le cinéma avant les cinémas

Le 7 mai 1896, lors de l'Exposition nationale de Genève, débute une série de projections effectuées à l'aide du Cinématographe Lumière. On les considère comme les premières en Suisse. Dans le Palais des fées, situé au cœur du parc de plaisance, les visiteurs découvrent avec émerveillement les courtes séquences tournées à Paris, mais aussi à Genève.

Premières projections à Saint-Imier

Le retentissement est considérable et des projections sont bientôt organisées dans de nombreuses villes suisses. Du 28 août au 2 septembre 1896

déjà (juste après Fribourg, Berne, Zurich et Bienne), des séances ont lieu à Saint-Imier. Elles se déroulent dans une salle du Bellevue, en face de la gare¹.

Les annonces du journal local n'indiquent pas le contenu du programme. L'organisateur – vraisemblablement le restaurateur – fonde sa promotion sur l'émerveillement provoqué par le nouveau procédé technique qui permet d'enregistrer le mouvement :

« Autrefois, il y a deux ou trois ans, on avait plaisir de voir des reproductions photographiques à l'aide de projections lumineuses. Que nous sommes loin de ce début ! Maintenant, c'est la vie et la vie réelle qui passe sous vos yeux. Prenez garde ! Voici un train de vingt wagons qui entre dans une gare. Admirez ce spectacle. La machine jette ses paquets de fumée ; elle s'arrête. Un monde d'employés accourt ouvrir les portes ; c'est une ligne française. Et les voyageurs de descen-

dre. Celui-ci allume sa cigarette; celui-là embrasse une connaissance; un troisième se promène, et ainsi de suite. L'illusion est complète.»²

Durant plus de dix ans, jusqu'à l'installation progressive du cinéma dans des espaces fixes dévolus à cette activité, les projections itinérantes conserveront un caractère exceptionnel et de nouveauté. Ce sont les opérateurs munis de leur appareil, des restaurateurs ou des privés qui mettent sur pied les représentations dans divers lieux publics, cafés, théâtres ou salles polyvalentes. A Tavannes, le patron de la Tavannes Watch lui-même organiserait des projections à l'intention de ses ouvriers.

Les séances se composent d'une suite de courtes séquences disparates dont la promotion ne détaille d'ailleurs guère le contenu, préférant insister sur la réputation de la maison: «Dimanche 16 mai, nous aurons de nouveau le Cinéma Pathé qui nous donnera deux séances, une l'après-midi et l'autre le soir. L'excellence de cet établissement nous permet de ne pas insister davantage. On peut être sûr qu'il fera salle comble, d'autant plus que le programme porte une dizaine de vues nouvelles.»³

Les cinémas ambulants

Avec les cinémas ambulants, le septième art ne reste pas confiné aux



Cirque forain à Bienne (photo: Cinémathèque suisse).

grandes métropoles; plusieurs établissements reconnus sillonnent la région, même s'ils réservent la période faste des fêtes de fin d'année aux villes. «On nous annonce que le Royal Vio est arrivé avec son matériel toujours plus considérable. Cette entreprise de premier ordre fait courir toute l'Europe avec ces spectacles uniques au monde, [...] ces séances de merveilles.»⁴

Entre 1906 et 1911, nous en avons relevé cinq dans Le Jura bernois, avec des projections à Saint-Imier, Sonvilier, Villeret et Cortébert: le Théâtre Cinéma Wallenda, «Le meilleur cinématographe du monde», le Cinématographe Jura, «Avec installation toute nouvelle», The Royal Vio, «Le plus grand établissement du monde entier», «Le merveilleux» Cinéma

Pathé, The Royal Biograph, «Le plus ancien renommé et perfectionné des cinématographes». A Moutier, on annonce en 1906 le passage de l'American Helioscope, «à la technique perfectionnée». The Royal Vio est quant à lui de passage à Tramelan en 1913 avec le long métrage *Quo Vadis*. C'est dans cette même localité qu'avait été organisé en 1902 déjà un «festival» de cinq jours dans une salle de gymnastique avec *L'histoire du Petit Poucet*, *L'enfant prodigue*, *Une chasse*, *La guerre du Transvaal* et *Les funérailles de la reine Victoria*.

Durant cette période, la projection a parfois un caractère franchement forain: sous un chapiteau, les images animées concurrencent d'autres spectacles. A Reconvilier, le cinématographe côtoie le bétail à la foire de Chain-

don. Le Théâtre Cinéma Wallenda, de Bienne, est l'une des attractions proposées en 1910 lors de la foire de Saint-Imier, sur la place des abattoirs, à côté du théâtre de loups et d'ours, de la présentation d'une famille africaine et du toboggan américain mécanique géant, avec «programme grandiose et orchestre de six exécutants». L'établissement possède un chapiteau de 18 m de front et 26 m de profondeur qui peut accueillir 600 spectateurs.

«Parmi les attractions de la place des forains, il n'en est pas de plus remarquable que le cinématographe Wallenda. Ses représentations sont vantées par les journaux de toutes les localités où il a passé. Le programme est toujours aussi attrayant. Il comprend des vues géographiques splendides, des fantaisies, en noir et en couleurs, d'un chatoiement merveilleux, et des tableaux humoristiques, d'un effet très recherché.»⁵

Mont-Soleil, qui se profile comme station touristique avec ses hôtels élégants et son funiculaire construit en 1903, propose son premier «open air»... le 16 août 1908 (la représentation prévue le 9 août a été annulée en raison d'un manque d'électricité). Par une soirée glaciale, installé dans le parc du Beau-Séjour, le public assiste à une projection exceptionnelle sur un écran géant de 100 m². La plupart des vues «ont été d'une netteté irréprochable, avec un minimum presque



annonce parue dans Le Jura Bernois le 6 août 1908.

imperceptible de trépidations lumineuses sur l'écran.»⁶

De la couleur et du son

Le son et la couleur font partie du spectacle cinématographique dès le début du XX^e siècle.

Alors que c'est à la fin des années 1930 que sortent les premières grandes productions en couleurs (procédés photographiques Technicolor et Agfacolor), la couleur est présente bien plus tôt et de nombreux procédés de coloration sont utilisés: en 1910, le Jura bernois vante le serial – film feuilleton – *Sémiramis* comme «un des plus beaux films d'art en couleurs reproduits jusqu'à ce jour».

Quant au cinéma sonore, il ne supprime définitivement le muet que vers 1930. Il fait une première entrée dans la région en 1914 déjà, lorsque le Casino de Saint-Imier annonce un film parlant grâce au cinématophone Edison. Saint-Imier est la deuxième ville romande après Genève à proposer ce

spectacle: «On a maintenant le cinéma parlant. Les mouvements et gestes des acteurs qui défilent sur l'écran sont accompagnés de paroles que ces acteurs ont prononcées en composant les scènes du programme. Le résultat s'obtient par un délicat mécanisme auditif, qui fonctionne simultanément avec le mécanisme optique, c'est quelque chose de bien réel, très sérieux et non pas fictif, parce que scientifique.»

Du bistrot au Palace: le cinéma conquiert toutes les classes

En Suisse, les premières salles ouvrent dès 1907-1908, mais c'est véritablement autour de 1910-1911 qu'elles se multiplient. Initialement, ces cinémas fixes sont des restaurants, puis des théâtres-cinéma. Le septième art perd alors son caractère occasionnel et trouve rapidement sa place dans l'offre des spectacles des bourgs industriels de la région pour devenir un loisir stable qui s'adresse au plus grand nombre. Le cinéma ne constitue plus une curiosité en soi, mais cherche à éveiller l'intérêt en fonction des films proposés et des vedettes à l'affiche; les quotidiens commencent d'ailleurs à détailler la composition du programme.

La révolution sonore

Les salles de la région passent au cinéma sonore (dit souvent « parlant et chantant ») entre 1931 et 1932. Enthousiasme ou regret, cette mutation suscite des réactions contrastées. L'écrivain Werner Renfer, lui, y décèle l'avenir du cinéma: « Le film muet garde ses attraits, quand il est bien fait, son silence et ses images seront toujours sensibles aux hommes fatigués d'aujourd'hui. Le parlant inaugure quelque chose de pathétique qui lui réserve l'avenir: la voix humaine, le cri, la musique exalteront ses images puissantes ou l'inverse, ses images donneront du caractère à la voix, des ailes à la musique. »⁸ Quelques semaines après le Cinéma de la Paix à Saint-Imier, l'Espérance de Moutier est le second de la région à projeter un film parlant, le 15 mai 1931. Après le film français *Huit jours de bonheur*, c'est la production américaine *A l'Ouest rien de nouveau* qui est programmée, alternativement dans ses versions française et allemande.

Annnonce parue dans Le Petit Jurassien le 19 mai 1931.

ESPÉRANZA - HONORE, Moutier
A l'Ouest rien de nouveau
Im Westen nichts Neues

Version française française
Version partie allemande

Spécialité des films de guerre et de l'actualité. Ce spectacle grand le cinéma français rendant les scènes allemandes et aussi de nuit.

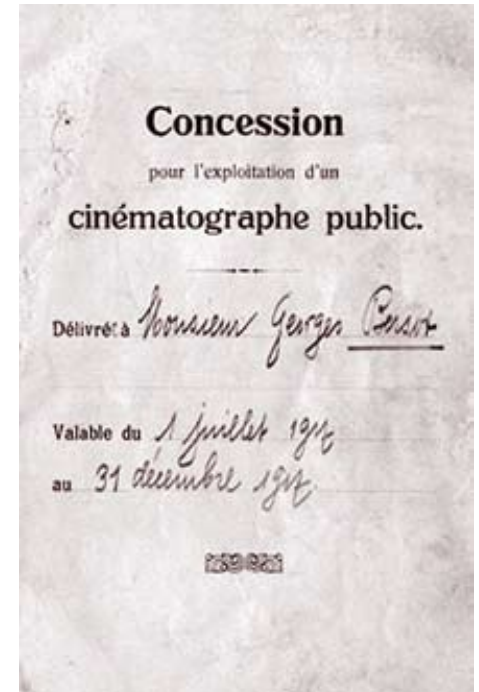
Le prix des places pour
à l'Espérance de Moutier
est de:
Fr. 1.20, 1.70 et 2.50
(sans exception)
Les places à Fr. 1.70 sont
indisponibles.



Georges-Bersot Hermann (photo: collection privée).

Les premières salles

Dès 1910, les séances à Saint-Imier quittent définitivement la place foraine des abattoirs pour s'installer dans un restaurant, le Casino. A défaut d'une véritable salle de cinéma, le Casino offre une sommaire cabine de projection et prend même bientôt le nom de Palace. En plus du théâtre, des conférences et des concerts, l'établissement programme désormais régulièrement des films (environ une fois tous les quinze jours en 1910). Il devient indispensable de varier l'affiche. Les pellicules s'allongent et se répartissent en genres distincts: féeries, farces, drames, actualités, vues scientifiques, etc. Les productions françaises (Pathé, Gaumont, Éclair) sont nettement majoritaires, les fic-



tions concurrencent peu à peu les documentaires.

En automne 1915, deux établissements ouvrent à Tramelan: le Cinéma Palace de Tramelan-Dessous, installé au Café du Jura, et le Cinéma-Théâtre de Tramelan-Dessus, à l'emplacement de l'actuel Cinématographe.

Fondé par Georges Bersot-Hermann, le Cinéma-Théâtre a alors une capacité de 600 places! Il reste aujourd'hui un rare témoin des salles obscures du début du XX^e siècle. Les représentations ont lieu les jeudis et samedis, accompagnées d'une musique jouée par un pianiste du village.

Après la Première Guerre mondiale, le septième art concurrence les concerts et les soirées théâtrales. Il est devenu un spectacle de masse auquel

Jean Chavanne

Constructeur de vélos et mécanicien



(Photo: Géraud Siegenthaler.)

Avant la fin des années cinquante, rares étaient les villages qui ne comptaient leur atelier «Cycles, vente et réparation». A cette époque où le vélo était très répandu, ce vendeur réparateur local, qui n'était pas forcément un spécialiste, rendait à la population d'éminents services. Cette activité exercée le soir après ses heures de travail et le samedi lui apportait un petit gain bienvenu. Les vélos mis en vente dans ces modestes ateliers de villages provenaient parfois de la célèbre entreprise jurassienne de Courfaivre,

Condor, renommée pour sa production de cycles.

Entre les deux guerres, les frères Chavanne, de Porrentruy, se sont quant à eux lancés dans l'aventure de la fabrication de vélos dans leur petite unité de production située au bord de l'Allaine. Jean, le fils de l'un d'entre eux, a repris le flambeau... jusqu'à ces dernières années. C'est une personnalité attachante, un octogénaire actif et sportif, qui se souvient parfaitement de tous les aléas de cette industrie particulière.

La maison Chavanne, datant du XVIII^e siècle, est sise rue des Tanneurs, et c'est effectivement une ancienne tannerie. Son architecture présente un saisissant contraste avec le bâtiment moderne de la banque mi-toyenne. La terrasse surplombant l'atelier offre en enfilade une vue intéressante sur l'Allaine, le vaste trottoir de l'Allée des Soupirs, et en arrière-fond la masse imposante des bâtiments du château, hélas amputée de la tour du Coq, que masque l'Auberge d'Ajoie...

De la tannerie...

De l'ancien artisanat pratiqué dans la maison, il ne reste que très peu de traces. Jean Chavanne se souvient que ses parents avaient retrouvé des morceaux de cuir pendus à des clous dans le grenier, et qu'au cours de travaux d'aménagement, deux bacs en bois avaient été découverts dans la cave, en fait, de grands fûts coupés en leur milieu. Il subsistait dans l'un d'entre eux des peaux sur une épaisseur de 15 cm. La tannerie avait fait faillite et avait été vendue en 1902 à son grand-père François, graveur de montres de poches de son état. Sur l'acte de vente, la maison, avec une remise, était sise à l'adresse Place des Bennelats. Aujourd'hui, c'est la bien nommée rue des Tanneurs.

... à l'atelier de gravage

François Chavanne avait été un artiste graveur de tout premier ordre. «Quel dommage qu'il n'ait jamais signé ses œuvres», regrette Jean Chavanne! L'atelier a compté jusqu'à vingt-cinq personnes. Le grand-père était sollicité de partout, il gagnait très bien sa vie et en faisait profiter toute son équipe. L'une des embrasures de fenêtre de l'atelier conserve une (modeste) trace collatérale de l'ancienne activité exercée dans la maison: des dessins au crayon griffonnés à temps



Témoins de l'activité de gravage exercée dans l'atelier, des dessins au crayon subsistent dans l'embrasure d'une des fenêtres (photo: Jean-Louis Merçay).

perdu par un des ouvriers. Et, dans un coin de l'atelier gît encore une précieuse relique, un vieux moteur électrique pesant quelque 40 kilos. «Le deuxième mis en service à Porrentruy», fait remarquer fièrement le propriétaire, une pièce imposante dont la puissance devait être comparable à celle du petit moteur de la meule moderne fixée en surplomb sur l'établi.

Une marque de famille

L'histoire de l'atelier de vélo proprement dit commence avec le père – Jean, né en 1894 – et l'oncle du propriétaire actuel – son frère Antoine, né en 1899. Les deux fondateurs s'en vont faire leur apprentissage à Paris, en 1923. C'est là qu'ils apprennent à fabriquer des cadres de vélos. De retour à Porrentruy pour s'installer, ils



Marque des vélos Chavanne (photo: Jean-Louis Merçay).

sortent leur premier vélo en 1926. Le numéro 1 de la marque J. Chavanne est équipé d'une simple roue libre. Le savoir-faire des frères Chavanne s'impose d'emblée dans la catégorie d'excellence: en 1928, à l'Exposition jurassienne à Porrentruy organisée au Banné, ils décrochent le premier prix... devant les Condor (2^e prix)!

Les frères Chavanne brasent¹ toute leur production de cadres au gaz de ville. Ils achètent le reste des pièces pour le montage. Il n'y a alors que



Sonnailles exposées au Musée
Chappuis-Fähndrich, Develier
(photo: Jean-Louis Merçay).

Y'a toujours autre chose qui cloche

Un sketch de Bruno Kobel

Le sketch, un genre à part, qui ne se prête pas forcément à la transcription? Voire! De l'aveu même de celles et ceux qui s'y adonnent, l'écriture de cette pièce courte exige une grande précision et un sens implacable du tempo! L'art de faire rire les gens de leurs petits travers n'est pas donné à tout le monde. De plus, face aux pouvoirs de tout poil, l'irrévérence marche sur un fil. Le fou du roi disait tout haut ce que le peuple pensait tout bas, mais il risquait aussi de déplaire.

Le sketch a conquis ses lettres de noblesse depuis belle lurette... Nom-

bre de comédiens et d'humoristes se sont illustrés dans cette veine populaire. Les regrettés Fernand Reynaud, Raymond Devos et, plus proche de nous, notamment François Silvant, ont su exorciser nos angoisses existentielles, nos coups de sang et nos déboires. La relève n'a point à rougir d'eux non plus. Dans le Jura, citons encore les fins observateurs de nos faits et gestes quotidiens que sont le Comé et Ropiane.

A l'instar de ces derniers, le Barchois de naissance Bruno Kobel manie un humour tous publics dénué de

méchanceté et de vulgarité. Puisant son inspiration dans son vécu, il rit surtout de lui-même; c'est une forme d'élégance. Il ne se dispense pas pour autant de fustiger certaines dérives égoïstes. Dans son sketch «Y'a toujours autre chose qui cloche», on assiste au choc entre le monde rural et une certaine mentalité urbaine, et l'on voit bien de quel côté son cœur penche...

Jean-Louis Merçay

Une rénovation originale à Berlincourt



La maison Borruat vue du bout du pont (photo: Luc Bron).

Berlincourt est le lieu d'un de mes plus anciens souvenirs. On y trouvait une petite école primaire où ma maman enseignait la couture à quelques grandes filles. Comme j'étais trop jeune pour aller à l'école enfantine, elle m'emmenait à ses cours et m'installait au fond de la classe, m'occupant à

faire un «tricotin». Le fil que je devais tricoter, sur ma bobine équipée de quatre clous, était constitué de brins de laine de diverses couleurs qu'elle me nouait bout à bout. Tout en m'appliquant à tourner autour des quatre clous avec mon aiguille, j'attendais fébrilement l'apparition, sous la bobine,

du changement de couleur de mon tricotin, tout en essayant de déchiffrer les mots mystérieux inscrits au tableau noir: le sin-gu-lier, le plu-riel. Qu'est-ce que ça pouvait bien être que ces choses-là?

Il n'a pas tellement changé, depuis les années soixante, le mignon petit

hameau blotti à l'ombre du Jolimont, à la sortie de la cluse de la Sorne. Cette colérique rivière y actionnait un important moulin, dont les divers bâtiments s'étirent toujours sur sa rive droite, au pied de la grande montagne de Frénois. En face du moulin, juste de l'autre côté du petit pont, se trouve une maison qui vient de faire l'objet d'une rénovation. Une rénovation... originale.

Un pont et un vieux moulin

Le 11 mars 1769, Son Altesse le prince-évêque de Bâle ordonnait, depuis sa résidence de Porrentruy, un «renouvellement des fiefs» de l'abbaye de Bellelay. Le géomètre Citherlé était mandaté pour faire le tour de tous les biens fonciers de l'abbaye et les cartographier, en précisant les superficies et le statut fiscal de chaque parcelle. Début novembre 1773, ce géomètre faisait son apparition à Berlincourt pour dresser le plan du moulin, «fief mouvant de la vénérable abbaye de Bellelay». La rivière était déjà, probablement depuis longtemps, aménagée en canal de dérivation, écluse, trop plein et canal de vidange. Il y avait quatre roues actionnant des meules et un foulon.

Juste en dessous de ce moulin, un pont de pierre le relie aux autres maisons de Berlincourt par-dessus la Sor-



Le moulin de Berlincourt en 1773, source : Archives de l'Etat de Berne, AA IV 322. On voit l'écluse, les 4 roues. En A : le moulin ; en B : le foulon. La maison Borrnat se trouve vers l'emplacement du mot « village ».

ne. Le pont actuel remonte à 1865. En 1893, on lui rajouta un grand crucifix en fonte, signe de son importance comme point de passage de trafic. Immédiatement après avoir franchi ce pont, unique possibilité de passer la rivière dans ce secteur, on tombe, à gauche, sur une habitation paysanne, entourée d'un jardin et d'un verger qui longent le cours d'eau. Plus élevé,

le moulin domine le tout, sur l'autre rive, de ses masses imposantes.

La maison près du pont

Le premier plan cadastral de Berlincourt dont nous disposons remonte à 1821. Celui-ci montre davantage de constructions que nous n'en voyons aujourd'hui. En le comparant attenti-



Berlincourt en 1821, source : AEB AA IV 630, Extrait de la minute de la feuille Berlincourt de l'Atlas parcellaire de Bassecourt (un peu avant 1821). En bas à gauche, le pont sur la Sorne.

vement avec le cadastre actuel, on est étonné de constater que les maisons d'aujourd'hui ne correspondent pas ! Quant à l'aspect concret de tous ces bâtiments dessinés sur le plan ci-dessus, nous ne le connaissons donc jamais.

En 1821, touchant le pont lui-même, on trouvait, à gauche, en entrant à Berlincourt depuis Bassecourt,

une petite bâtisse étroite (N° 18) qui pouvait être une forge. Juste après, nous avons deux maisons paysannes, l'une derrière l'autre, reliées par une petite dépendance (N^{os} 16, 17, 18). Rien n'en subsiste. La maison Borruat remplace ce groupe disparu. Seule la maison N° 15, sise au-dessus, au bord de la grand-route actuelle, a franchi ces deux siècles.

Cette maison Borruat offre un beau grand volume sur deux niveaux, avec une toiture à forte pente, possédant, côté rivière, une demi-croupe et côté village, une croupe complète. Contredisant l'habitude d'ouvrir la maison sur la rue, celle-ci étonne, en offrant au visiteur, du seul côté permettant l'accès à la voirie, une façade tout à fait borgne.

Le logement se développait en effet côté rivière, en pignon, où sont rassemblées toutes les ouvertures. Comment l'expliquer ? La rivière, à cet endroit, n'est qu'un torrent et ne fut jamais par elle-même une voie de circulation. Mais la route qui mène à Bassecourt, au chef-lieu, passe le pont et longe ensuite la rivière sur sa rive droite. Passage obligé, le pont était donc évidemment l'endroit à surveiller : ce que permettaient les cinq fenêtres du logement. Par ailleurs, en face de ces fenêtres, se trouve, tout proche, le moulin, autre lieu fort animé, et notre maison pouvait avoir eu, à sa construction, une relation organique avec les meuniers de Berlincourt. Il est vrai, enfin, que la rue est au nord de la maison.

L'édifice comprenait primitivement, d'un pignon à l'autre, sous un seul grand toit, trois parties. Côté rivière : le logement, de deux travées de largeur sur deux niveaux de hauteur, avec toutes ses fenêtres à l'est. Au milieu : la grange, de deux travées aussi ;



Berlincourt dans les années 1920. Tout à gauche, la maison Borruat.

enfin, côté village: une travée d'écure, avec le fenil au-dessus.

Nous ne sommes donc pas dans le cas de figure rencontré à Péry¹, à savoir une maison patriarcale restée dans la même famille pendant trois siècles. Si, jusqu'en 1930, l'histoire de la maison Borruat reste à écrire, depuis cette date au moins, divers propriétaires se sont succédé: on y trouve d'abord des Beuchat, puis des Cuenin, descendus des Franches-Montagnes, des Schlücht, et un Mertenat, marchand de vin, comme le laisse entrevoir la carte postale ci-dessus.

Premier chantier

Récemment, la maison fut rachetée par une association porteuse d'un projet d'accueil de groupes en milieu

rural. Des plans furent réalisés, le permis obtenu, et les travaux commencèrent... par un vidage intégral du bâtiment! Voilà certes une méthode que nous ne recommandons guère aux amis du patrimoine. Ces travaux en restèrent d'ailleurs là.

Arrêtons-nous un instant sur cette question. Le patrimoine n'est pas constitué que d'un aspect extérieur. Il comporte tout un art de vivre lié à des dispositions intérieures régionales spécifiques, à des matériaux, des techniques, un style, une atmosphère. Certaines villes, comme Berne et Genève, n'ont aujourd'hui plus que les yeux pour pleurer la disparition d'une bonne partie de l'ossature interne des maisons médiévales de leur centre ancien. Il n'y a plus qu'une apparence. Certes, les façades sur rue ont été majoritairement épargnées, mais, derri-

re, tout le reste a été détruit à la pelleuse...

Il y a plus. Si une maison ancienne doit disparaître, il ne faut pas la démolir, mais la déconstruire. On échafaudé et on démonte en récupérant tous les matériaux.

Les petits bois serviront au chauffage; les gros, stockés à l'abri, seront réutilisés pour réaliser des éléments de baies, d'agencements intérieurs, d'escaliers etc. Les tuiles ont nécessité pour leur cuisson beaucoup d'énergie. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles étaient si chères. Celles qui sont abîmées seront concassées et fourniront un excellent matériau de drainage ou de surfacage pour les chemins ruraux. Les bonnes se stockent indéfiniment, et par définition à l'air libre, en vue d'une réutilisation; on peut aussi les vendre. Chacune des pierres mureuses possède un parement, presque toujours taillé de main d'homme; des milliers d'heures de travail que nous chargeons comme du déchet sur des camions! Et les gravats? Lorsque j'interviens sur un mur ou un sol ancien, je récupère précieusement ce mélange poussiéreux fait d'argile, de sable fin, de chaux, dans des proportions variables. Il est damé et passé dans un tamis fin², puis stocké au sec. Avec cette humble et séculaire poussière beige, puante, quand on la travaille, l'urine de rat fruitier, on réalise (ajouter $\frac{1}{3}$ de chaux aérienne, malaxer longtemps)

Une manufacture à la ferme



Vue de l'ensemble, prise du toit de l'immeuble voisin.

Lorsque vous vous rendez de La Chaux-de-Fonds au Locle, par la route ou en train, vous apercevez sur votre gauche la juxtaposition insolite d'un bâtiment moderne et d'une ferme typique des Montagnes neuchâtoises.

Cette réunion n'est pas le fruit du hasard. Elle résulte de la démarche de deux entrepreneurs, Robert Greubel, d'origine alsacienne, et Stephen Forsey, Anglais de Londres, qui ont voulu cet ensemble, mariant ainsi deux époques, deux architectures, l'une datant

du XVII^e siècle, l'autre, contemporaine.

Greubel et Forsey, associés dans une manufacture d'horlogerie de très haut niveau, ont investi ce double espace traditionnel et moderne pour y fabriquer une centaine de montres

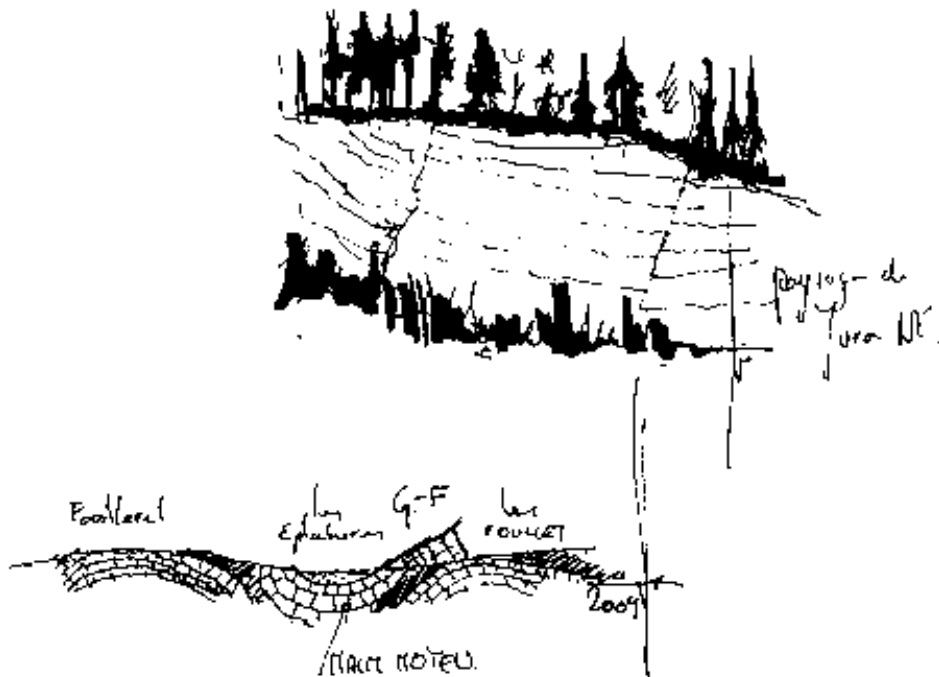
par année. Quelque cent personnes travaillent dans l'entreprise.

L'usine est réservée à la production, tandis que la ferme rénovée abrite la réception, la cafétéria, les salles de conférence, les bureaux de la direction, l'atelier des pièces uniques. L'usine procède de la ferme comme l'horlogerie a passé de l'établi du paysan à la manufacture.

L'ensemble du projet a été confié à l'architecte Pierre Studer. Celui-ci s'est inspiré de la géologie du pays pour concevoir le nouveau bâtiment. L'usine reproduit en effet un soulèvement de terrain et rappelle les décrochements et les failles qui ont marqué l'évolution des plissements jurassiens. Ses piliers mêmes renvoient par leur obliquité à la disposition des couches géologiques. Son toit végétalisé imite la pente douce d'un pâturage.

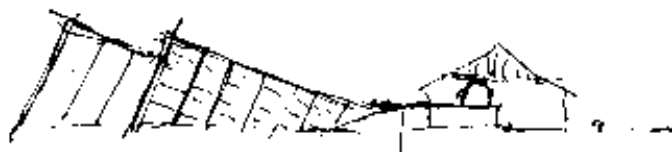
La ferme était vouée à la démolition. Son emplacement était convoité par une industrie voisine désireuse de s'étendre. Mais la commune de La Chaux-de-Fonds veillait au grain, et obtint du canton de Neuchâtel sa mise sous protection.

Encore fallait-il lui trouver un repreneur. Par chance, l'entreprise Greubel Forsey était à la recherche d'un lieu pour regrouper ses divers bureaux et ateliers disséminés un peu partout dans La Chaux-de-Fonds. Elle jeta d'emblée son dévolu sur la ferme et les parcelles attenantes pour



Deux esquisses de Pierre Studer.

Dans cette esquisse, Pierre Studer a rajouté un deuxième corps de bâtiment semblable au premier. L'allusion aux plissements jurassiens et à leurs décrochements n'en est que plus frappante.



y construire la manufacture et son éventuelle extension.

Pourquoi n'avoir pas opté pour un bâtiment entièrement contemporain? Voici la réponse de Stephen Forsey:

«D'une manière générale, en Suisse, l'horlogerie a débuté dans des fermes. Le canton de Neuchâtel ne fait pas exception, trait d'union entre Ge-

nève et le Jura. Or chez Greubel Forsey, nous sommes très attachés à la tradition. Ce patrimoine architectural que constitue cette ferme classée aux monuments historiques nous a immédiatement interpellés dès que nous l'avons vue, même si les locaux étaient dans un triste état. En d'autres termes, pour nous, l'aventure conti-

nue et cet endroit en constitue le cadre parfait. Mais pas question d'en faire un musée. Cet espace abrite par exemple notre atelier de pièces uniques occupé par quatre personnes en charge de ces projets, de la conception à la réalisation en passant par la production de certains composants.»

Citation tirée du *Magazine de la haute Horlogerie*, propos recueillis le 27 novembre 2009 par Christophe Roulet.

La ferme date du XVII^e siècle, comme le montre le beau cartouche de la façade sud.

Les parties les plus anciennes remontent à l'année 1600.

Elle subit plusieurs transformations au cours des âges. En 1730, elle est rallongée et élargie.

Le chantier a duré dix-huit mois. Il a donc fallu affronter la rigueur de deux hivers du Haut-Jura.

Quelques principes ont présidé à la restauration de cette ferme :

- Restituer les structures originales: toutes les modifications postérieures au XVIII^e siècle ont été supprimées.

- Utiliser des matériaux naturels, le bois, la pierre. Réduire l'usage de matériaux modernes au strict minimum. Ces derniers sont en général invisibles. Il a fallu par exemple user d'astuces pour masquer 5 km de câblage électrique.



La ferme date du XVII^e siècle, comme le montre le beau cartouche de la façade sud.



La cuisine et son « *thué* »¹.

Un fumoir à Champoz



Quinze à vingt mille saucisses y sont fumées chaque année.

Un jeu de quilles en bois et une (trop) longue marche. C'est le souvenir qu'il me reste de Champoz.

La longue marche nous conduisait de Malleray, où j'ai passé mon enfance, à Champoz: d'abord Bévillard, le cimetière, puis une longue montée alors inhabitée qui accueille aujourd'hui la piscine couverte, la traversée de la forêt, plus longue à cha-

que virage, et encore une longue montée, mais plus facile puisqu'on voyait poindre le petit village.

La grande fontaine de la place du village permettait de se rafraîchir, avant d'aller boire une limonade au restaurant voisin et d'aller regarder les joueurs de quilles. Privilège: être choisi pour ramener les très lourdes boules.

Aujourd'hui, la route, bien entretenue et toujours aussi longue, ne connaît plus que rarement le pas du marcheur. Mais les « Meulons » – c'est le sobriquet des habitants de Champoz – l'empruntent pour descendre dans la vallée puisqu'il n'y a pas de transport public desservant le village. Toujours aussi fleurie, la fontaine tient lieu de place du village. Le restaurant,

le Bellevue, est toujours là, avec sa terrasse. Et l'on y mange bien, disent les habitués. Quant au jeu de quilles, il n'est plus utilisé, mais la petite cabane abrite toujours les anciennes quilles. Un patrimoine aux réminiscences certaines pour beaucoup d'habitants de la région...

Car Champoz, sur le plan architectural, n'a pas grand-chose à offrir. Quelques vieux petits greniers, et un mélange de grandes et belles fermes et de maisons familiales contemporaines. A noter la maison rénovée d'Albert von Lerber (deuxième à gauche à l'entrée du village), avec sa belle cuisine restaurée. Et le fumoir, à la sortie du village, à gauche en direction de Moutier. Mais Champoz est aussi le point de départ de plusieurs excursions.

La peste et le feu

L'histoire du village a été mouvementée à plusieurs reprises. Champoz (à l'origine Champo) appartenait à l'Abbaye de Moutier-Grandval et se trouvait initialement au lieu-dit le Petit-Champoz, en direction de Moutier. Au XVII^e siècle, le village a été volontairement incendié pour éradiquer une épidémie de peste. C'est alors qu'il a été reconstruit à son emplacement actuel.

Une autre catastrophe s'est produite à la fin du mois de novembre 1806:

un incendie a réduit en cendres plusieurs maisons du village pour des causes inconnues. Le feu a pris dans la maison de la veuve de Jean-Jacques Girod et s'est étendu aux deux maisons voisines avant que l'on entende l'alarme. A minuit, ce sont sept maisons qui étaient la proie des flammes. Cinquante-quatre chevaux ont été chassés dans les rues. Un bœuf, qui était retourné à l'étable, a été retrouvé tout rôti trois jours plus tard...

Une autre page d'histoire s'est écrite en janvier 1944. Au milieu de l'après-midi, les habitants ont entendu des vrombissements au-dessus de la vallée de Tavannes. Un avion allemand était poursuivi par des chasseurs suisses. Des bruits de mitrailleuses ont suivi. L'appareil a fait demi-tour mais il s'est abattu entre Champoz et le Petit-Champoz. Les trois occupants ont été tués. Il s'agissait en fait d'un hydravion bimoteur de marque Fiat. Les curieux ont été tenus à l'écart. Ils étaient nombreux, car l'endroit était un lieu prisé par les skieurs durant l'hiver...

Toujours une école

Le village compte en moyenne une bonne douzaine d'élèves et a toujours son école primaire, avec deux enseignantes qui s'occupent des degrés un à six. Une place de sport ultramoderne la jouxte. Les petits suivent le jar-

din d'enfants sur deux ans à Bévillard, les grands l'école secondaire à Malleray. Comme il n'y a pas de transports publics, ce sont les parents qui se chargent de convoier les enfants, avec l'aide de la communauté. Un stand de tir a récemment été construit.

Outre le restaurant et le fumoir, Champoz compte encore huit exploitations agricoles, cependant pas toutes exploitées à plein temps. A noter que le lait sert exclusivement à la fabrication de la tête-de-moine. S'il n'y a plus de magasin, la laiterie vend des articles de première nécessité. La population travaille à l'extérieur, dans la vallée de Tavannes, mais aussi plus loin, notamment en raison de la situation économique difficile. Les familles originaires de Champoz sont les Girod, les Mercerat et les Houmard. La majorité de la population est d'ailleurs autochtone.

Le village abrite encore la Ferme imaginaire, qui propose aussi bien un lieu d'hébergement avec diverses activités qu'un lieu de formation pour jeunes filles en recherche d'une formation.

Départ d'excursions

Un panneau d'orientation montre les différents lieux d'excursion au départ de Champoz.

Le plus célèbre est naturellement la Tour de Moron, conçue par l'archi-

Trois Rois, nous aimerions vous rencontrer...



Trois Rois nous sommes ren-contrés Ve-
nant de di- verses cô- tés, Pour a- do- rer l'en-
fant Jé- sus, Pour a- do- rer l'en- fant Jé- sus.

Texte habituellement chanté par les enfants dans le Jura

*Trois rois nous nous sommes rencontrés,
Venant de diverses contrées,
Sommes ici tout droit venus
Pour adorer l'enfant Jésus. (bis)*

*A Bethléem, ce pauvre lieu,
Là où est né le Fils de Dieu,
Le bœuf et l'âne sont alentour,
Le réchauffent et lui font la cour. (bis)*

*Prions la sainte Trinité
Qu'elle nous ait en humanité
Et nous envoie son fils Jésus
Pour racheter notre salut. (bis)*

*En quinze jours quatre cents lieues
Avons parcouru en cherchant Dieu;
Son étoile nous a conduits
Et nous éclaire jour et nuit. (bis)*

*Dans l'étable l'avons trouvé,
Nous l'avons tous trois adoré;
De l'or, de la myrrhe, de l'encens,
Lui avons offert comme présents. (bis)*

*Nous l'avons vue en Orient,
L'avons suivie en Occident;
En parcourant notre chemin,
Avons trouvé ce grand Dauphin. (bis)*

*Hérode, ce grand roi méchant,
Voulut connaître cet enfant
Pour l'adorer ainsi que nous;
Mais le grand prêtre était jaloux. (bis)*

Notation musicale: Jules Surdez,
Archives suisses des traditions popula-
ires, t. XXV, Bâle, 1925, 279.



Illustration de Beuret-Frantz, Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

Historiette patoise



(Photo publiée dans le livre *Après Moutier-village Moutier-ville*, 1974.)

Tiré de Historiettes patoises amusantes dédiées aux «Amis de la gaieté» par L'Ermite de la Côte de Mai, pp. 70-72, Delémont, Grobéty & Membrez, éditeurs, 1904.

Sous ce pseudonyme se cache l'abbé François-Joseph Defer, de Pleigne, né à Pleigne le 5 septembre 1847. Etudes auprès de Mr Cottenat, curé de Plei-

gne et à Einsiedeln; philosophie à Schwyz; théologie à Langres et Fribourg. 1872, vicaire à Cœuve: il signe en 1873 la protestation du clergé jurassien contre la destitution de Mgr Lachat. Exilé par décret du 30 janvier 1874, il est vicaire près de Belfort, puis dans le canton de Fribourg/Avry-devant-Pont et à Gletterens. Curé de 1876-1882 à Cari-

gnan, dans les Ardennes, près de Sedan; 1882 (novembre), curé de Roggenburg. Auteur de «Nouvelles» et «Lettres» en patois jurassien qui parurent dans le Pays du Dimanche et étaient très goûtées des lecteurs. 1919, il se retire à Oberwil (Zoug) dans le sanatorium Saint-François, où il mourut le 21 octobre 1921.¹